

Aucun langage n'est innocent. L'innocent, c'est celui qui croit le contraire

La Rectrice Miriam m'a gentiment invité à une conférence très approfondie sur l'UCI¹ qu'elle a accordée aux journalistes. Ce fut extrêmement intéressant pour moi, mais en même temps je me sentais anxieux à l'idée que vous m'attendiez depuis dix heures. Enfin, nous savons que ces choses font partie de la vie.

Le questionnaire que m'a fait passer Juan Manuel pour notre réunion devrait faire l'objet de deux séances. En une seule on ne peut pas en faire le tour. Il est très ambitieux, et c'est pour cela qu'il me plaît beaucoup. Mais nous allons devoir remettre à plus tard une partie, et continuer à l'étudier, peut-être, comme disaient les anciens syndicats : en nous proclamant en session permanente. Pour cette fois, comme nous n'avons que peu de temps, je vais me pencher sur les problèmes, synthétiser, et je devrais être bref.

La première question : pourquoi parlons-nous d'un socialisme cubain ? Quels problèmes a-t-il affronté ? Une deuxième question : si créer le socialisme implique une succession et une simultanéité de révolutions et changements culturels, comme je le pense moi-même, de quels aspects a-t-on pris conscience durant ce processus ? Et actuellement, *quid* de cette tâche ? Les gens la perçoivent-ils ? Comment relancer le processus de prise de conscience ? J'ai l'impression que celui qui pose la question pense qu'il y a un problème, puisqu'il parle de « relancer ». La troisième question : à votre avis, quel type de socialisme devons-nous construire ? La quatrième et la cinquième questions : percevons-nous comme impossible la création d'une société plus égalitaire ? Qu'est-ce qui se cache derrière la critique majoritaire contre l'égalitarisme ? Et il reste encore une question : comment les médias peuvent-ils aider à la prise de conscience et aux transformations positives de la société cubaine ? Et l'appel en faveur de la présence des intellectuels et de la culture dans les médias.

Parmi d'autres défauts, j'ai celui d'être marxiste. Je crois, comme le jeune Karl Marx du *Manifeste communiste*, que les communistes se différencient des autres révolutionnaires parce qu'ils ne cessent jamais de voir le mouvement dans son ensemble, et ne prennent pas seulement en compte certaines parties de celui-ci. Cela oblige, de fait, à essayer d'atteindre une compréhension totalisatrice de l'ensemble, opération qui ne nous oblige pas à devenir des savants ; comme disait Friedrich Engels, il ne s'agit pas d'écrire des livres qui remplissent des étagères, mais qui servent la lutte révolutionnaire. C'est-à-dire, dans le but de travailler efficacement sur les problèmes, en détail, sur les choses concrètes. Les concepts qui ne servent pas à travailler avec quelque chose, ne servent à rien. Même s'ils sonnent bien, même s'ils sont à la mode. C'est pour cela que j'avais amené une introduction historique du processus révolutionnaire depuis 1959, parce qu'il est impossible de comprendre l'actualité pour agir sur elle sans tenir compte de ce processus. Mais nous n'avons pas assez de temps pour la présenter, et c'est une omission importante qui portera préjudice à mon exposé.

L'actuel problème cubain ne peut être abordé seulement d'un point de vue conjoncturel. La conjoncture est conditionnée par les 55 dernières années dans leur ensemble ; par certains aspects, par les événements d'années précises, comme 1961-1962, ou 1989-1992. Pour d'autres, par l'époque de l'assaut de la caserne Moncada, par celle de la république

¹ Universidad de Ciencias Informáticas

bourgeoise néocoloniale du XXe siècle et même par le XIXe siècle. La Révolution de 95 a été la grande épopée qui a fait les Cubains, et lorsque les gens ici se mettent en colère, ils restent émus par l'Hymne National. Les gens peuvent être très fâchés, mais ils restent derrière le drapeau cubain. Quand certains ont voulu changer le nom du pays et l'appeler République Socialiste de Cuba, durant les discussions autour du Projet de la Constitution de 1976, la proposition a été rejetée dans toutes les assemblées auxquelles elle avait été présentée. Cuba est communiste, disait-on, mais s'appelle République de Cuba.

C'est-à-dire, que si nous ne tenons pas compte de l'accumulation culturelle historique du pays, nous ne comprendrons rien, et, par conséquent, nous ne pourrions pas travailler. Le problème est grave car, d'autre part, l'aspect historique a été véritablement dévalué. Par exemple, l'enseignement de l'Histoire de Cuba est de très faible qualité : simpliste, succincte, sans conflits ni contradictions, formaliste. Une quantité impressionnante de jeunes sait très peu de choses de l'Histoire de Cuba, et, pire encore, ne se sent pas attirée par elle, principalement à cause de la médiocrité de son enseignement.

Le peu de temps que nous aurons aujourd'hui est désespérant. Pourquoi ne pas prévoir une autre activité avec moi à une date ultérieure ? Ainsi nous parlerions tranquillement des choses nécessaires, et cela vous laisserait le temps non seulement de me poser des questions, mais également d'exprimer vos opinions, vos désaccords. Je voudrais vous rappeler que vous n'êtes pas un collectif de plus : du fait de ce que vous apprenez et des caractéristiques de ce panel, il faut que vous deveniez des cadres politiques. Le sais que le mot « cadre » est très laid. Personne ne veut être cadre, c'est vrai, vous avez raison. Cependant, ce dont a besoin le pays, c'est que vous soyez des cadres politiques comme les voulait le Che, et des intellectuels dans le sens où le communiste Antonio Gramsci identifiait les intellectuels organiques de la révolution. Par conséquent, vous devez accomplir certains devoirs que d'autres non pas. Il ne s'agit pas simplement de critiquer, mais surtout de faire des choses positives. Nous qui émettons de nombreuses critiques avons l'obligation d'affirmer avant toute chose, encore et encore : il faut faire, surtout, des choses positives. Ceux qui sont le plus préparés, et qui ont les moyens de toucher le plus de personnes et de faire en sorte que leurs messages aient une influence sur les gens, ont sans doute plus d'obligations. Beaucoup plus d'obligations.

Pourquoi parlons-nous d'un socialisme cubain ? Nous n'avons pas le temps de développer aujourd'hui, je voudrais que nous puissions aborder la dernière question. Je serai télégraphique. Nous parlons d'un socialisme cubain par nécessité, pas par nationalisme. Unir le socialisme et la libération nationale était un pré requis sans lequel il était impossible que triomphe et s'installe durablement une révolution à Cuba. Et pas seulement à Cuba, je crois que cette condition doit être remplie pour la plus grande partie de la planète. Cela implique une grande contradiction au sein du socialisme marxiste. Bien que Karl Marx n'ait pas été l'unique antibourgeois ni l'unique socialiste de son époque, il a été capable de développer une théorie et une proposition qui se sont avérées parfaites comme bases pour comprendre les sociétés capitalistes, les façons de combattre le capitalisme, et la formulation d'un projet mondial d'une société libérée avec une nouvelle culture. Marx a repoussé tout retour aux sociétés d'avant pour obtenir la libération, et il en est arrivé à les voir comme conservatrices. La différence entre le capitalisme et toutes les sociétés de domination antérieures –dit-il dans *Le Capital*– et que celles-ci vivent en se reproduisant elles-mêmes, alors que le capitalisme vit en se révolutionnant lui-même. Cette société européenne avancée du XIXe siècle devait créer les prémices au grand saut : d'énormes forces productives et un antagonisme insurmontable entre bourgeois et prolétaires. A travers la pratique révolutionnaire seulement, il serait

possible d'en finir avec le capitalisme et de créer la société libérée communiste, dont les protagonistes seraient les prolétaires européens.

Le capitalisme a seulement pu se développer et avoir une portée mondiale à travers la colonisation de la plus grande partie du monde, qu'il a pillée et exploitée, dont il a mis à sac les cultures et où il a imposé des divisions, l'empêchant d'être maîtresse de ses ressources et de satisfaire aux besoins de la majorité, et convertissant le résultat en un système chronique. C'est pourquoi, dans des pays tels que Cuba, la révolution socialiste a nécessairement dû être de libération nationale, alors qu'en Europe la nation et le nationalisme ont été dénoncés par les marxistes comme des outils de l'hégémonie de la bourgeoisie. C'est la première raison d'être du socialisme cubain.

Dans l'histoire cubaine, il y a eu deux positions et deux conceptions du socialisme, et non une seule. L'une d'elles vient de l'idée européenne à laquelle j'ai fait référence, que l'Internationale Communiste a essayé d'universaliser à partir de 1919. Elle a inspiré la fondation de Partis Communistes à Cuba, et dans beaucoup d'autres pays. L'autre provient des nécessités, de l'histoire et de la culture de résistance et rébellion du peuple cubain, et de ses représentations, motivations et actions sociales et politiques. A Cuba, les initiateurs et premiers leaders du socialisme cubain furent Juan Antonio Mella et Antonio Guiteras. Dans un grand nombre de pays, il s'est produit une histoire de désaccords, contradictions et conflits, parfois tragiques, entre le socialisme issu de l'Internationale Communiste et les nécessités, mouvements et luttes des peuples colonisés et néo-colonisés.

Les deux façons de concevoir et comprendre le socialisme se sont diffusées durant la Révolution de 1930 et ont continué à exister par la suite dans notre pays. Face à la dictature implantée en mars 1952, Fidel et ses compagnons sont partis de la pratique consciente et organisée des minorités, ont initié la lutte, l'ont alimentée, et ont pris la tête de secteurs toujours plus grands, qui se mobilisaient et devenaient sympathisants ou combattants. Les épopées de la Caserne Moncada et du Granma ont été critiquées par l'autre façon de comprendre le socialisme à Cuba, comme des actes de petits bourgeois, militaristes et autres insultes, dont les activités nuisaient aux revendications de la classe ouvrière. C'est-à-dire qu'il y avait un conflit d'idées et de positions politiques. La pratique révolutionnaire a tranché : l'insurrection est devenue l'expression suprême de la lutte des masses, elle a vaincu la tyrannie et a ouvert la voie à une révolution réelle et profonde.

Avec le triomphe de sa révolution en 1959, Cuba a constitué un énorme apport culturel révolutionnaire. Ce fut la victoire d'un mouvement insurrectionnel converti en révolution populaire, socialiste de libération nationale, à la porte même des États-Unis, dans un pays néo-colonisé, absolument occidental, où tout s'évaluait à travers la valeur de l'argent. Les changements devaient être déroutants, parce qu'il était presque impossible de concevoir une transformation aussi profonde et regroupant autant de monde, comme celle qui eut lieu, et les gens ont dû remettre profondément en cause leurs comportements, motivations, relations sociales, sentiments et idées. Un remarquable jeune économiste mexicain, Juan Noyola, est venu à Cuba en 1959 à la tête d'une délégation de la CEPAL –Commission Economique pour l'Amérique Latine, de l'ONU– laquelle a réalisé une étude de la situation. Noyola a écrit : « Au fin fond de Cuba, le paysan le plus misérable, pieds nus, en haillons, mesure toute chose à partir de l'argent. A Cuba, l'argent est l'équivalent général des marchandises ». Pour exister, la grande révolution a dû détruire ce pouvoir de l'argent sur les gens. Ce Mexicain décida de rester travailler et vivre ici, et il est mort aux côtés de toute la délégation cubaine, dont il faisait partie, dans un accident aérien survenu dans les Andes, en novembre 1962. A propos,

le bâtiment de la Faculté d'Economie de l'Université de La Havane porte son nom, bien que je soupçonne qu'une grande partie des étudiants ne sache pas qui était Noyola.

Comme tant d'autres fois, l'histoire nous offre des leçons fondamentales. L'idée que le socialisme est la conversion de choses impossibles en choses possibles et en réalités à travers les actions des révolutionnaires est basique aujourd'hui, en 2014. Si quelqu'un croit, ou si on le pousse à croire, que l'on peut seulement reproduire ce qui existe déjà, il est dans une position totalement différente : celle qui consiste à penser que les forces productives sont celles qui déterminent les relations de production et la vie sociale, c'est-à-dire que certaines données économiques précises déterminent le système économique et toute la vie sociale. C'est la « correspondance obligée » qu'on étudiait dans les manuels du dogmatisme marxiste. Les plus jeunes d'entre vous êtes chanceux, parce que vous n'avez jamais eu à étudier cela, mais nous autres n'avons pas eu cette chance. C'est pour cela que le Che écrivait dans son *Journal de Bolivie*, au début de l'entrée du 26 juillet : « 26 juillet. Assaut de la Caserne Moncada. Assaut contre les oligarchies et contre les dogmes révolutionnaires ». Un assaut contre leur pouvoir et nos dogmes.

Ce conflit n'a pas été résolu, cependant, avec les expériences historiques que je viens de mentionner. Il continue jusqu'à nos jours, ce qui change c'est son contenu spécifique et ses conditions. A mon avis, le socialisme économiste ne pourra permettre une sortie socialiste et efficace à la situation actuelle : nous devons en appeler au socialisme cubain.

J'ai apporté dans mes notes au moins quatre autres raisons expliquant l'origine du socialisme cubain. Nous les verrons lors de notre prochaine rencontre. Mais permettez-moi au moins de commenter un aspect qu'il me paraît important de ne pas remettre à plus tard. La démocratisation de la consommation culturelle, entreprise par le capitalisme depuis 1945 jusqu'à nos jours, que nous payons très cher. En plus de contribuer à la reformulation de son hégémonie à l'échelle planétaire après l'étape prolongée de crise initiée avec la Première Guerre mondiale et la Révolution d'Octobre, elle était en avance sur le processus du dernier quart de siècle d'hypercentralisation et financiarisation du grand capital transnational, gigantesque système international d'encaissement de contributions, dépouillement des ressources naturelles des pays, et détérioration accélérée des conditions de vie sur Terre. Un projet mené à bien par le biais de l'élimination des souverainetés nationales, des agressions militaires et pressions en tout genre, une grande déprédation de l'environnement, une spéculation sur les aliments et beaucoup d'autres méfaits. L'impérialisme actuel ne respecte pas les conquêtes du XXe siècle, pas même celles qu'il a mises à son service, confiant dans le fait que la lutte des classes et de libération nationale ne gagnerait plus de force et ne s'étendrait plus.

Ce système, qui en arrive à violenter sa propre nature et à éliminer les promesses du progrès, le développement et l'autodétermination des peuples, doit devenir bien supérieur sur le terrain du contrôle des idées, des consciences, désirs, sentiments et vie spirituelle en général, pour prévenir les résistances et rébellions qui le mettraient en danger de mort. La démocratisation de la consommation culturelle aux mains de l'impérialisme est aujourd'hui une arme plus importante que les conflits impliquant soldats et drones, dans la guerre culturelle mondiale livrée contre les peuples. Nous sommes obligés de bien l'identifier, et d'agir avec extrême intelligence pour l'affronter, et en même temps avancer dans l'extraordinaire tâche positive d'utilisation des moyens mis à notre disposition, pour les mettre au service de notre société. Nous devons être très créatifs et avoir à l'esprit de façon claire et ferme nos principes. Et, à mon avis, il sera indispensable de nous appuyer sur les idées et position du socialisme cubain.

La seconde question posée a pour prémisse la conception que je partage, parce que comprendre que l'époque de transition socialiste implique et exige une succession et une simultanéité de révolutions et changements culturels, c'est assumer la conception du socialisme cubain. Mais nous n'avons pas le temps d'aborder cette question aujourd'hui. Il en va de même pour la troisième question –quel type de socialisme devons-nous construire ?– ; mon commentaire aurait été très long.

Envisageons-nous comme impossible le fait de créer une société plus égalitaire ? Que se cache-t-il derrière la critique majoritaire à l'encontre de l'égalitarisme ? Cette quatrième question est un peu provocatrice, ce qui fait qu'elle me plaît plus. Tout d'abord, il faut dire qu'il y a une absence chronique de débat d'idées et d'assise conceptuelle de la Révolution, et, par conséquent, de ses problèmes, stratégies, principes, tactiques, et de son projet. Cette absence n'est pas récente, c'est pourquoi je la qualifie de chronique. Elle a d'abord été imposée par la grande crise du début des années 1990, concernant la qualité de vie, l'économie, la viabilité du pays, non pas sur tel ou tel plan, mais sur tous, et la crise de la sécurité nationale, puisque c'en était fini de la géopolitique de la bipolarité. Il s'agissait également d'une situation critique pour l'idée même du socialisme, parce que durant ces années-là on avait discrédité le socialisme à l'échelle mondiale, et le système dominant tentait d'amener le monde à penser que le socialisme avait fait long feu, qu'il appartenait au passé.

Laissons de côté l'examen d'un événement qui, néanmoins, a été l'élément fondamental : le socialisme cubain n'est pas mort. Pour le système totalitaire de formation de l'opinion publique dominant le monde, il était tellement logique et souhaitable qu'il meurt, que l'unique réponse qu'il a pu formuler quand la Révolution cubaine n'est pas devenue un morceau d'histoire a été de ne plus jamais l'évoquer. Pour eux, c'est suffisant ; mais pour nous, non. Nous devons savoir ce qui s'est passé et pourquoi cela a pu se produire, et en tirer de précieuses leçons.

Le choix de se fier aux pratiques et de se limiter à répéter quelques vérités et quelques consignes avait sa raison d'être, mais cela a également eu un coût, comme toute décision importante. L'absence de débat d'idées et d'élaboration ou réélaboration du fondement de notre socialisme est devenue chronique, et dans le vide qui en découlait sont apparus ou se sont consolidés des croyances et lieux communs qui sont erronés et sont très préjudiciables, ils nous affaiblissent. Pourquoi ? Parce qu'ils se substituent aux idées et parce qu'ils assombrissent ou occultent les forces historiques qui ont été et sont vitales pour la Révolution qui font partie de notre accumulation culturelle historique.

Ces idées et croyances –ce sont surtout des croyances–, ces lieux communs, produisent des formulations qui s'opposent aux principes de la Révolution, ou lui sont à tout le moins extérieures, ainsi qu'à ses expériences historiques. S'ajoutant à la provocation, j'ajouterais l'expression « paternalisme ». Et l'extrême timidité dans l'utilisation publique du mot socialisme.

C'est une grave erreur que d'attaquer, en utilisant des généralités dépréciatives, l'idée d'une société égalitaire. Cela conduit à ce que nous puissions croire que ce sont de graves erreurs que nous avons commises, qui nous ont fait beaucoup de mal, dont nous nous sommes rendus compte et que nous laisserions de côté. La Révolution cubaine a exprimé l'idée égalitaire à une échelle colossale, avec les mesures aussi profondes que justes de redistribution de la richesse sociale parmi la population, et en établissant comme règle l'égalité d'opportunités.

Ces réalités ont été à la base du soutien particulièrement actif de la majeure partie de la population au pouvoir cubain, et a fait partie d'un tout révolutionnaire qui nous a apporté d'immenses forces morales et politiques, mais qui a aussi apporté d'énormes réussites matérielles, et des représentations et projets nationaux, personnels et familiaux qui sont singuliers dans le monde. Je me souviens qu'un Ambassadeur à Cuba, d'un pays de ce que l'on appelle le Premier Monde, avait dit une fois : « En matière de politique extérieure tous les pays sont Sancho Panza, excepté Cuba, qui est Don Quichotte ». Un éloge de la part d'une personne dont l'idéologie est éloignée de la nôtre, mais qui sait discerner ce qui est digne et admirable de ce qui ne l'est pas.

Ces idéaux supérieurs convertis en réalité furent ce qui a sauvé Cuba de son ennemi. Toutes les fois qu'a surgi la tentation, ou la nécessité, la Révolution n'a pas transigé, elle n'a pas cédé, en raison de ses principes et parce que nous avons appris que si nous avions transigé, au final nous aurions tout perdu. Ce que ce pays a fait a élevé à un degré fantastique la conscience sociale du peuple. Il y a soixante ans, il était très difficile de s'imaginer un pays où l'argent aurait été plus important qu'à Cuba. En réalité, depuis deux cents ans il en était ainsi, parce que l'énorme commerce bourgeois de l'esclavage massif à Cuba était particulièrement moderne. Ce n'était pas un retard, c'est faux. Il est encore habituel de s'imaginer, de façon erronée, comme les grands-parents de la nation quelques seigneurs « criollos » de Cuba qui sont toujours rigoureusement restés à l'intérieur de l'ordre colonial qui protégeait leur propriété des entreprises et des personnes ainsi que leur position sociale prédominante. Le système était si moderne qu'ils étaient au courant de tout ce qui se passait en Europe, mais ils ont obtenu tellement d'argent, un si haut rang et une si grande culture au prix du travail et de la vie des esclaves. Les sucreries dans lesquelles ils ont moulu avec la canne à sucre la vie d'un million de personnes portaient le nom de lieux géographiques –parfois exotiques– d'entreprises ou d'héroïnes de romans européens plus que de saints ou de vierges. De façon très moderne, ils ont commis des crimes atroces durant un siècle.

Dans cette Cuba-là, la liberté de l'esclave urbain était liée à sa capacité d'épargner un peu d'argent. Une loi fut promulguée, de restriction disait-on, qui leur permettait de payer petit à petit leur prix d'achat au commissariat de police, si leur maître ne voulait pas l'accepter. Songez à la foi dans le pouvoir de l'argent que devait provoquer la liberté individuelle que réussissait à obtenir une petite minorité.

La Révolution, qui a inclus l'égalitarisme parmi ses vertus, a développé et inspiré les travaux et les sacrifices de millions de personnes, qu'elle a rendues bien meilleures en tant qu'êtres humains. Des personnes capables d'être solidaires, d'aspirer à des bonheurs altruistes, c'est-à-dire des bonheurs qui n'existent pas dans la misère, le dépouillement et l'abandon des autres. L'idée égalitariste fait partie de ce qui a fait de Cuba un pays admirable et admiré par des millions de personnes, qui continuent à nous voir comme un espoir : « ils ont réussi là où nous voulions réussir ». Passer sous silence, oublier ou nier nos réussites contribue également à nous démoraliser, précisément du fait de la force morale contenue dans ces réussites. Et diminue la capacité défensive de la Révolution.

Ces croyances erronées s'appuient beaucoup sur ce qui semble être le « sens commun », sans se rendre compte que le sens commun est bourgeois. Elles encouragent les faux dilemmes, comme celui qui consiste à dire que certains réussissent quand d'autres échouent. Vous êtes-vous déjà intéressés aux séries et films nord-américains, auxquels nous soumet toutes les fins d'après-midi et tous les soirs la télévision cubaine ? Ils semblent avoir pour objectif de nous faire prendre goût au mode de vie des jeunes gens et demoiselles états-uniens l'après-midi, et

à celui des adultes le soir. Un des axiomes diffusés pour être consommé par la majorité est : « c'est un homme qui a réussi » ou « celui-ci est un loser ». Vous savez qu'aucun langage n'est innocent. Aucun langage n'est innocent. L'innocent est celui qui croit le contraire. Ces croyances peuvent favoriser des tendances qui sont potentiellement opposées au socialisme, comme l'apolitisme ou le conservatisme social.

Le conservatisme social et l'apolitisme diffèrent l'un de l'autre, mais sont également complémentaires. Ces ennemis de la société que nous avons réussi à construire se sont développés et ont grandi durant les deux dernières décennies. L'apolitisme a décliné ces dernières années, la politisation a connu un regain d'intérêt. Nous avons aujourd'hui une partie de la jeune génération qui a soif d'agir en politique. Durant les années 1990 il n'en était pas ainsi, il s'agissait plutôt d'une génération de frustrations. Mais comme je ne peux pas évoquer dans le détail ce que je voulais vous expliquer par manque de temps, je veux au moins insister sur le fait que l'apolitisme semble être étranger au politique et ne pas compromettre ceux qui le pratiquent en n'adoptant aucune position politique ; mais à Cuba il a une conséquence funeste pour le socialisme, puisqu'il érode par omission l'indispensable participation politique du peuple, sans donner l'opportunité de persuader ou de confronter les idées.

Pour sa part, le conservatisme social peut apparaître comme uniquement lié à la vie privée des personnes. Il n'a d'autres buts que de perpétuer les us et coutumes, normes, comportements, réactions, valeurs, visions de la vie et du monde qui avaient cours « avant ». Son propos, en dernier ressort, serait de « revenir à la normalité ». Mais, sur le fond, cette supposée normalité est celle de la vie et des relations sociales qui étaient en vigueur avant la Révolution. Quand j'étais enfant, par exemple, ce qui était normal c'était que je n'étais ni blanc ni noir, et que nous ne mourions pas de faim ; nous mangions bien, même avec un seul couvert. Ma famille avait gravi quelques échelons de l'échelle sociale durant les cinquante années précédentes. Mais en tant qu'enfants nous avons appris à aspirer à autre chose qu'à travailler dans une banque, un commerce ou tout autre lieu où on n'embauchait pas les gens qui n'avaient pas la peau blanche. Depuis tout petit on m'avait appris à rester à ma place. C'était l'expression consacrée : « apprendre à rester à sa place ». C'est ce que prétend le conservatisme social dans la Cuba actuelle : que nous revenions « à la normalité » et que chacun « reste à sa place ». C'est-à-dire, que la société que nous avons créée se suicide.

Je n'oublie pas que nous avons deux formidables ennemis que sont la bureaucratisation confortée –le bureaucratisme– et l'inertie. Ce sont deux ennemis très mauvais qui ont grandi comme la mauvaise herbe. L'inertie est plus « démocratique » que le bureaucratisme, c'est un désarmement général qui consiste à ne pas agir, mais à attendre : « nous n'allons pas agir, nous allons attendre ». Il y aurait déjà assez de choses négatives avec ce que nous avons dit, mais le pire c'est qu'une campagne subversive très bien pensée par l'impérialisme est en marche contre Cuba. La personne censée qui ne s'en rendrait pas compte serait finalement bien idiote. Elle est peut-être même bien organisée, et pas seulement pensée. A travers elle, on prétend renforcer toujours plus les tendances à accepter le capitalisme à Cuba. C'est-à-dire, nous désarmer idéologiquement de l'intérieur, affaiblir la conscience et le désir de continuer à être socialistes, et permettre des actions de déstabilisation et délégitimation de l'ordre établi qui servent de cadres pour des initiatives de subversions plus manifestes et effectives, débouchant sur l'interventionnisme. Ce que disent et font les contrerévolutionnaires de toujours n'est plus l'axe principal de subversion. Ceux qui comptent à présent pour l'impérialisme sont plus jeunes, ils sont intelligents et diplômés universitaires, ont plus de capacités à s'exprimer.

Par conséquent, c'est un devoir pour nous tous qui avons des activités et rôles intellectuels que de nous confronter avec intelligence et fermeté à l'ensemble de nos problèmes, à la totalité de l'affrontement culturel qui existe à Cuba entre le capitalisme et le socialisme, à la tâche de faire croître la conscience et faire en sorte que les transformations sociales en cours aient un solde positif pour le socialisme. Il est essentiel d'affronter la situation comme un ensemble. Si nous nous occupons de la question de la subversion comme d'une chose à part et si nous en faisons une valeur absolue, nous commettons une grave erreur, et nous nous affaiblissons. Pour le dire de façon plus claire : si nous prenons la subversion en pensant seulement à la façon de la réprimer, nous nous affaiblissons, parce que c'est seulement un aspect de ce qu'il faut faire.

Le camarade Raúl a dit à plusieurs reprises qu'il faut débattre et en arriver à avoir des divergences, afin de bien exposer les problèmes et de trouver les solutions les plus adaptées. Il a été très difficile que les médias se fassent l'écho effectif de cet appel. Je me rappelle qu'il y a quelques années, Raúl faisait ses adieux au président de l'Angola à l'aéroport et il y a eu une sorte de conférence de presse à la fin, mais comme personne ne l'interrogeait sur ce thème, Raúl a profité de l'occasion et a dit que nous devons avoir des discussions et qu'il devait y avoir des divergences. Personne ne le lui avait demandé, et je me suis dit « qu'est-ce que ça veut dire ? Si le président est obligé d'avoir recours à ce procédé, c'est que s'il ne le fait pas, rien ne sera publié ». Autrement dit, nous devons aller à contrecourant de quelques habitudes qui sont très préjudiciables. Par exemple, le large spectre de questions dont on suspecte qu'elles pourraient être dangereuses. Ou l'autocensure dont nous avons souffert, un mal infiniment plus grand que la censure. La censure peut être méprisée ou détestée, elle peut être rejetée. Mais l'autocensure est auto-imposée, et par conséquent elle est totalement dissimulée, à travers la bonne intention, le patriotisme ou l'opportunisme déguisé en lâcheté.

Comment les médias peuvent-ils aider à la conscientisation et aux transformations positives de la société cubaine ? Comment aller vers une présence plus forte des intellectuels et de la culture dans les médias ? C'est le plus important pour vous, mais je ne peux pas consacrer trop de temps à ce point, et ne prétendais pas le faire, parce que sur ce sujet vous en savez bien plus que moi. Ce serait tenter de vous battre sur votre propre terrain. Ce que je peux essayer de faire, c'est vous aider sur des aspects de votre formation et information qui peuvent servir votre spécialisation, et grâce à mon ignorance attirer votre attention par des commentaires habiles. Il me semble qu'il faille acquérir une solide formation, une formation plus importante que ce que la spécialisation exige, pour pouvoir être un bon spécialiste, et pour savoir clairement pourquoi on fait une chose, pourquoi pas une autre, pourquoi ce qui se dit est bien ou mal, pourquoi l'un ou l'autre peut avoir une idée vers laquelle on ne l'a pas orienté. Une des choses les plus terribles du besoin d'unité sans faille que nous avons connu est le fait que qu'aucune idée ne doive nous venir, et qu'il faille attendre qu'on te dise quoi faire et comment, ce qui est désarmant et négatif.

Si l'on prend le problème en termes plus généraux, il est fort dommage que la somme immense de capacités qu'a le peuple cubain ne corresponde qu'à un pourcentage très faible de l'utilisation qui en est faite. Les Cubains ont un niveau extraordinaire de formation générale et de formation spécialisée, de connaissances professionnelles, de science, de recherche-développement et de connaissances basiques, mais leur utilisation est extrêmement faible, ce qui débouche sur un préjudice évident pour tous les champs affectés et toutes les initiatives visant à plus d'efficacité et aux changements nécessaires. J'ajoute seulement qu'en plus de

voir et critiquer cela, le plus important est de changer la donne dans le domaine où chacun officie et de se battre tous ensemble pour des changements plus généraux.

Il faut avoir une information suffisante et honnête sur notre propre pays. Réelle et suffisante. Parfois l'information n'est pas réelle, et généralement elle n'est pas suffisante. Et cela inclus notre histoire, la Révolution, ses problèmes. Parfois j'entends un renseignement donné par un média sur un thème économique qui est réellement absurde, inconcevable. Et cela est possible parce que ceux qui ont eu à voir avec son élaboration ou ont eu à l'approuver pour qu'il soit émis ne connaissent rien au sujet. On fournit par exemple un renseignement sur la production qui pourrait être atteinte au Canada ou au Brésil, mais pas à Cuba, ou, au contraire, on réduit celle qui existe à quelques milliers d'unités. Il n'est pas possible que les connaissances en matière d'économie soient réduites à l'état des bus qui circulent dans La Havane. Connaître, par exemple ce qui a trait au nickel de Cuba, c'est pouvoir agir en tant que spécialiste et contribuer à la conscientisation révolutionnaire dans les médias.

On peut être révolutionnaire et ne rien connaître au nickel, mais cela n'est pas approprié si on travaille dans les médias. Savoir que la Cuba révolutionnaire avait la plus grande réserve de nickel du monde, et qu'en extrayant le nickel, la colle, comme on appelle le résidu, contenait 49% de fer, et qu'avec cela on peut faire un complexe sidérurgique très puissant, et que des 27 formes permettant de raffiner le nickel –et on obtient là une forte valeur ajoutée– on en utilisait 21 à Cuba, un nombre franchement supérieur au minimum permettant une exploitation très satisfaisante. Si on ignore cela, comment pourrait-on savoir ce qu'est une colonie ? En quoi une ressource naturelle se différencie-t-elle de son exploitation économique viable ? Pourquoi l'URSS, un pays qui a dit être notre frère au cours des 30 années qu'a duré notre étroite relation, n'a pas vendu à Cuba une usine sidérurgique ? Pour que nous ne soyons pas trop libres. Si on convertit ce nickel et ce fer en laminages d'acier et en aciers de haute qualité ; si on peut séparer le nickel du cobalt qu'il contient également, pour ne pas les vendre ensemble comme un alliage de nickel et de cobalt, parce que le cobalt vaut bien plus cher que le nickel et qu'en plus il est utilisé dans la production d'aciers de haute qualité et l'aéronautique...

Il faut apprendre les questions économiques. Connaître l'économie pour exercer la profession de communicateur. Sur un plan plus général, nous nous trouvons tous à un endroit stratégique de la communication entre les personnes, et de nous dépend que les autres sachent ou ne sachent pas ce qui se passe, reçoivent des informations et idées pour mieux s'orienter, et sachent qu'il existe une multitude de thèmes divers de grand intérêt pour leur développement humain et social.

Mais il y a un autre thème actuel qui me préoccupe beaucoup. Ce que l'on entend à Cuba par le biais des médias n'est-il pas souvent bien pauvre ? J'ai la sensation, alimentée par ce qu'on me raconte, que du fait des réseaux informels un nombre et pourcentage énorme de jeunes de La Havane ne regardent plus la télévision. Moi qui passe mon temps à la critiquer, ne perdrais-je pas la moitié de mon temps, puisque la moitié des jeunes ne la regardent plus ? On m'a raconté cela dans un immeuble de Centro Habana où l'on a créé un système de réseau avec 35 lignes et où en plus on « socialise » les logiciels qui sont achetés ; chacun donne une cotisation dérisoire au collectif. Dans cet immeuble aucun jeune ne s'intéresse à notre télévision. Ce sont de nouveaux médias, hors de tout contrôle étatique ou social, et ils pourvoient une part croissante de la consommation, avec un ensemble d'implications culturelles et idéologiques dont je crains qu'elles soient beaucoup plus proches du mode de vie et des valeurs du monde capitaliste développé que du nôtre.

De jeunes journalistes de *Juventud Rebelde* m'ont demandé il y a trois mois que je leur écrive un court texte pour le premier numéro de leur blog Soy Cuba. Mon article s'appelait « Ne soyons pas leur serviteur, travaillons avec elles ». Elles, se sont ce que de façon très réductrice on appelle les « nouvelles technologies ». En plus de tenter de préciser la trame culturelle en question, j'ai décidé de choisir un aspect crucial de leur actualité : leur dimension favorable à la domination mondiale du capitalisme. En conséquence, apprenons à ne pas être leur esclave. Mais, en même temps, apprenons que tenter de les interdire est une nouvelle façon de nous suicider. Il faut travailler avec elles, et profiter de leurs potentialités en faveur du développement humain et socialiste des Cubains.

Je vous donne un exemple, que je viens de voir à la Feria del Libro de Santiago de Cuba. Le Proyecto de Promoción literaria Claustrofobias, que préside le poète Yunier Riquenes, a fourni une information audiovisuelle en direct sur pratiquement toutes les activités, titres en ventes, interviews, etcetera, qui avaient lieu, et a établi un service à travers un réseau sans fil (WiFi) pour que les personnes intéressées puissent copier des livres et des revues digitales sur leurs clés USB, téléphones portables et autres moyens permettant de le faire. Des actions comme celles-ci sont des pas vers une révolution des possibilités d'offrir massivement des textes pour qu'ils soient lus. Yunier m'a dit : « ça ne coûte pas si cher que cela ». Elles multiplient les possibilités de développement culturel pour une population dont le niveau scolaire moyen est très élevé, et durant des décennies le climat culturel a permis à leurs potentialités de s'épanouir. Mais il existe aujourd'hui également un courant contraire, qui tend à éloigner ses adeptes de la lecture, du goût pour la qualité des produits artistiques et culturels, de l'étude et de la connaissance en général. Celui qui a été gagné par ce courant n'ira pas copier quoi que ce soit au stand de ce projet, parce que ça sert à quoi ? Il sera plutôt réceptif à ces « packs » audiovisuels qui sont habituellement pleins de matériel de faible qualité.

Mais le fond de la question n'est pas le bon ou le mauvais goût, ou le talent contre la médiocrité. Cet autre courant s'inscrit dans la gigantesque opération internationale consistant à ôter aux gens leur faculté de penser, à offrir aux yeux et aux oreilles une avalanche interminable d'images et de sons qui manquent de sens mais devient nécessaire, à faire devenir étranger sans proposer de nouveaux gentils, à coloniser avec le consentement du colonisé. Nous savons déjà qui est le maître de cette supposée universalisation des rêves. Il s'agit donc d'un combat, et c'est ainsi qu'il faut le comprendre.

Quelle connaissance avons-nous aujourd'hui des réalités contradictoires liées à l'utilisation des médias et à la soumission à des langages qui supposent des conditionnements implacables quant à leur contenu et leur orientation ? J'aimais Duaba², et un jour on m'a narré comment Duaba avait pu exister. Parce que ce n'était pas simple comme bonjour, c'était un combat. D'aucuns pensèrent qu'il s'agissait de filmer une leçon d'histoire très ennuyeuse, que personne ne voudrait voir. Mais le feuilleton a connu un énorme succès auprès du public, et a ému des milliers de cubaines et cubains, et parmi eux un grand nombre de jeunes. Quelqu'un m'a expliqué que d'un point de vue technique Duaba fait appel à des moyens plus modernes, qui ne sont pas plus chers et qui permettent de le placer sur des marchés sur lesquels, avec des moyens moins modernes, on ne pourrait jamais le vendre. Mais je me demande : pourquoi n'y a-t-il pas eu un début de débat dans les médias et de promotions autour de Duaba ? Il n'y en a pas eu. Nous faisons des commentaires, ça nous a plu, mais rien de ce que nous avons dit n'apparaît dans les médias, pas plus que les opinions critiques signalant des défauts ou

² Feuilleton relatant la Guerre d'Indépendance cubaine (1895-1898), et notamment la lutte des généraux Antonio Maceo, Flor Crombet et José Maceo

lacunes. Ou qui tentent de rivaliser avec Duaba. Il ne s'agit pas de faire une chose similaire, mais d'inciter les initiatives créatrices comme celle-ci, et leur réalisation.

Ils ont donné un exemple sur la façon de combiner le fait d'être créatif et audacieux avec celui d'être travailleur et de tirer un profit là où on ne pensait pas pouvoir le faire. Avec deux acteurs qui sont des officiers actifs des Forces armées qui n'avaient jamais joué, et l'un est un personnage principal, des militaires qui jouent les deux troupes rivales et fournissent un hélicoptère des FAR, une mise en scène qui doit être exceptionnelle pour atteindre un but comme celui-là dans ces conditions, un collectif d'artistes et des techniciens qui ont su se consacrer sans réserve à cette tâche, qui est devenu une tribu qui a fêté simplement sur le flanc d'une colline le dernier jour de tournage. Je n'en dis pas plus, je n'ai pas les compétences d'un critique. Mais, n'y aurait-il pas beaucoup de choses à raconter, d'avis à émettre, de discussions sur Duaba ?

En revanche je veux attirer votre attention sur le traitement optimal de la série sur un thème aussi complexe que vital qu'est l'hégémonie. De différentes manières, que j'illustrerai en me référant à une seule d'entre elles. Les gens les plus humbles de la zone où débarquèrent Maceo et ses compagnons ont été mobilisés militairement contre les membres de l'expédition et ont combattu avec plus d'efficacité que les Espagnols contre leurs compatriotes. Ils se faisaient appeler « los Indios de Yateras » et sur le plan affectif ils obéissaient au Roi d'Espagne, que l'on voyait comme le protecteur des indiens face aux abus des maîtres de Cuba. C'était la croyance de ces paysans pauvres qui avaient une identité ethnique. Ils se sentaient soutenus par la bienveillance de Sa Majesté d'Espagne et ils se sont lancés dans le combat contre leurs compatriotes avec bravoure et avec leur maîtrise du terrain. Vous souvenez-vous de la réaction de cet « indien » auquel on attribuait la mort du général mambí Flor Crombet ? Ce vieux monsieur qui durant les années 1930 ne voulait pas que ses interviewers le photographient (peut-être pour qu'ils ne lui volent pas son âme). Avec une joie sincère, cet homme saute et crie de joie et pousse des vivats pour la Virgen de España au moment où on donne pour sure la mort de Flor.

Si nous ne retenons rien de ces leçons de l'histoire nous serons perdus, vous voyez ? Surtout ceux qui pensent être les représentants des humbles sans savoir qui sont ces derniers, sans avoir jamais vécu avec eux. Cette histoire prend encore plus de sens lorsque l'on sait que c'était un jeune « indio », neveu de l'assassin présumé, qui a réellement tué Flor lors de ce combat. Et quand on apprend que la Révolution a éclairé son chemin et qu'il s'est joint à elle un mois plus tard. Je l'ai cherché dans le livre de Roloff et j'ai trouvé son nom et son régiment : il s'est enrôlé en mai 1895 et a fini la guerre avec le grade de lieutenant. Le jeune homme avait affronté les mambises en avril, parce que son oncle lui avait demandé de se joindre à lui. Quand j'étais très jeune il y avait toujours à Cuba des jeunes qui partaient avec leurs familles et devenaient des bandits ; ils auraient pu être révolutionnaires et ne pas se battre contre la Révolution qui venait les libérer. Parce que ceux qui se battaient en tant que bandits il y a cinquante ans étaient pour la plupart des paysans et travailleurs agricoles : les riches étaient partis aux États-Unis et attendaient. C'était terrible. Ce sont des enseignements, ce sont des choses qu'on peut apprendre.

Je mentionnais il y a un moment la faible qualité de l'enseignement de l'Histoire de Cuba. Pourquoi n'a-t-on pas profité de Duaba pour souligner dans les médias la différence entre le feuilleton et l'enseignement de l'histoire de Cuba ? J'avais un camarade qui m'était très cher, José Tabares, un grand historien cubain, dont le petit-fils, élève du secondaire, lui avait dit un jour : « Grand-père, je ne veux pas que tu m'expliques comment les choses se sont passées, je

sais que tu as raison, mais ce n'est pas ce que je veux entendre. Ce que je veux c'est que tu m'expliques ce que je dois répondre aux questions que j'ai là, pour réussir l'examen ». Autrement dit, si ces intenses contradictions existent, pourquoi les médias ont l'habitude de faire comme si tel n'était pas le cas ?

Mais une réponse positive ne peut résider uniquement dans la critique. Il faut tenter d'aider les maîtres et maîtresses d'école, et y parvenir. Ils se sacrifient pour leur travail, et on ne va toujours pas augmenter leurs salaires. Et le système éducationnel est plein de personnes avec des capacités et le désir de faire les choses correctement : il faut les y aider.

Je pense que nous, intellectuels, avons le devoir dans la situation actuelle de participer et offrir notre contribution au système éducationnel, et nous impliquer également dans les médias. Il y a eu une longue histoire d'empêchements et d'obstacles à cela, mais il est temps que cette situation prenne fin. Nous devons nous offrir, et si c'est nécessaire faire pression pour que cela arrive. On fait plus grand cas de nous lorsqu'on proteste. Je sais que c'est difficile, il m'est arrivé plus d'une fois qu'une jeune fille intelligente et consciente veuille m'interviewer, et en répondant à une de ses questions de préciser : « on ne te laissera pas publier ça ». J'aime quand on me répond « vous verrez bien que si », même si on n'y arrive pas. Mais on publie beaucoup plus de choses, et avec le digital, plein de choses sortent de partout. Bien sûr c'est difficile, mais toutes les choses importantes sont difficiles.

Nous allons profiter du temps qui reste pour que vous preniez la parole.

Questions de l'auditoire

Haniel : quelles actions doit mener l'UJC d'aujourd'hui pour redevenir l'avant-garde politique de notre génération, des jeunes d'aujourd'hui ? Mon point de vue et que l'UJC a cessé d'être l'avant-garde politique des jeunes pour se convertir en schéma, en une chose figée qui ne se développe plus.

Comment agir dans le but de sauver de l'indigence culturelle les jeunes d'aujourd'hui, attaqués de toutes parts par l'industrie culturelle qui répond précisément à l'idéologie que l'on combat ? Aujourd'hui il y a une lacune culturelle chez notre génération, dans les salles de cours. Et nous continuons à regarder La Voz Kids, Nuestra Belleza Latina...

Dans quelle mesure l'indifférence de la population cubaine actuelle quant à la formation culturelle et la tendance à faire des technicistes économiques l'unique débat quotidien sont-elles préoccupantes ? Aujourd'hui les gens parlent de la dualité économique, de termes économiques, et nous nous éloignons de notre formation culturelle. Lire un livre, écouter de la bonne musique et apprécier un joli tableau, ça n'intéresse plus les gens. Même étudier notre histoire, savoir d'où nous venons, ils se focalisent plus sur l'argent.

La tendance à la réapparition de la petite propriété privée, l'auto-entrepreneuriat, entre autres mécanismes propres au marché capitaliste, cela n'entraîne-t-il pas l'apparition de valeurs propres au capitalisme, l'individualisme, la « droitisation » généralisée des jeunes d'aujourd'hui ?

Niurka : Nous avons eu l'opportunité de rencontrer les réalisateurs de Duaba. Et cela m'a conduit à l'idée que Duaba est né parce qu'on avait envie de faire une série qui évoque l'histoire d'une façon différente, qui donnerait à voir l'histoire de Cuba d'une façon

différente, avec des choses surprenantes qu'on connaissait à peine. L'épopée Duaba était pratiquement inédite, au moins pour nous les plus jeunes. Il y avait beaucoup de choses qu'on ne connaissait pas. Et je vous rejoins sur la manière dont on enseigne l'Histoire de Cuba. Réellement de nos jours cet enseignement ne comble pas les attentes, principalement des jeunes universitaires. Nous arrivons ici en première année et nous continuons à apprendre ce qui a été vu en fin de primaire et dans le secondaire. On l'a déjà souligné, au Congrès de la FEU nous l'avons également souligné, et je crois qu'on doit envisager d'améliorer un peu les cours dans cette matière. Nous parlions avec une enseignante qui est venue nous voir dans le cadre d'un « Dialogue de Générations », de choses nouvelles, de curiosités concernant chaque guerre de notre histoire, qui sont des choses que nous savons à peine, et que cela nous servirait peut-être un peu plus que de continuer à revoir ce qu'on a déjà appris en cinq années consécutives, je me réfère aux enseignements primaire et secondaire. Il y a autre chose, et nous le soulignons partout, c'est que nous sommes très mauvais en production télévisuelle, nous n'avons pas une ligne de conduite clairement définie permettant d'améliorer peut-être la télévision, comment mieux transmettre à la jeunesse, comment leur faire parvenir ce que nous voulons transmettre. De nos jours la jeunesse se fonde sur La Voz Kids, les séries, Nuestra Belleza Latina... Et ce n'est pas ces productions, que je qualifierais de banales, qu'il nous faut, mais faire des choses qui permettent réellement la préparation culturelle, avec plus de poids. Améliorer la télévision que nous produisons aujourd'hui.

Professeur : Nous ne doutons pas que le problème économique sera résolu à un moment ou un autre. Mais je crois que le talon d'Achille, c'est l'aspect culturel. Parce que nous pouvons nous en sortir économiquement, mais perdre culturellement la Révolution. La Révolution n'est pas un fait économique, plus qu'un fait économique c'est un fait culturel, si nous sortons de cet état d'esprit nous pouvons bouleverser tous les efforts en matière d'économie. J'ai la sensation, et j'ai peur que dans notre soif de guérir le pays de ces maux économiques, nous négligions un peu la partie culturelle. Et ici il faut bien centrer aussi le débat des intellectuels. Aller à la rencontrer des jeunes pour voir de quoi ils parlent, comment ils voient les choses, ce qu'ils ressentent. Pour construire ensemble la connaissance de ce que nous voulons comme socialisme. Que signifie être révolutionnaire aujourd'hui au XXI siècle ? Cela, pour les jeunes, c'est important. Que signifie être révolutionnaire pour un jeune d'aujourd'hui, de l'UCI, de la capitale ? Cela, pour les jeunes, c'est important. Comment doit se projeter un jeune ? Comme vous dans les années 1960, quand vous dirigiez *Pensamiento Crítico*, ou d'une autre manière ?

Autres questions qui n'ont pu être posées durant l'échange :

Nairovin : Comment devons-nous faire face aux défis liés aux inégalités raciales dans notre pays ? A quoi sont dus les faibles niveaux d'acquisition économique ou pauvreté qu'on observe parmi la population noire cubaine ? Juan Manuel : quelle stratégie intégrale pouvons-nous déployer pour que prime le facteur subjectif et que les personnes soient capables de résister aux dures conditions objectives ?

Fernando Martínez Heredia : A présent nous pouvons revenir à n'importe quel marxisme. Le marxisme dogmatique qui consiste à obéir, légitimer, classifier, attribuer les distinctions et punitions ne doit pas revenir. Il est nécessaire d'assumer de façon critique tout le marxisme, toute l'histoire du marxisme.

Dans cette tâche immense, prêtez surtout attention à Karl Marx, parce qu'il le mérite. Il a souligné, par exemple, dans les *Fundamentos de la economía política* –le livre intitulé

Grundrisse en allemand– qu’il faut faire en sorte que le temps de travail ne soit pas l’unité de mesure de l’économie. Le grand penseur qui a exposé cette idée dans sa théorie du mode de production capitaliste, préconisait la nécessité, durant la transition vers le communisme, que le temps de travail cesse d’être la mesure, et qu’une des caractéristiques du communisme serait d’y parvenir. Il a également recommandé que le temps de jeu devienne plus important que le temps de travail. Il faut s’intéresser à Marx. Bien sûr, vous savez qu’il avait un genre originaire de Santiago, Paul Lafargue, qui a écrit un essai qu’il ne faut pas oublier, « Elogio de la pereza »³. Ce fut le meilleur divulgateur des idées de son beau-père en France et le premier français socialiste élu député. Vous savez ce qu’il écrivit sur son procès-verbal d’installation ? « Paul Lafargue. Mulâtre cubain⁴ ». Mulâtre cubain, écrivit-il sous sa signature.

Je m’arrête là, je me suis arrêté sur ce point et j’ai dépassé le temps imparti pour la question. Effectivement, l’UJC est devenue très formelle, mais j’ai eu la satisfaction et la chance d’aller pour la première fois à un Festival Mondial de la Jeunesse et des Etudiants –on a parfois de drôles d’idées– en décembre dernier. J’étais parmi les plus âgés, mais je me suis beaucoup amusé. Et j’ai été heureux de voir que les camarades de l’UJC avaient des convictions et voulaient changer les choses et faire de l’organisation une chose vivante et forte. Et je me suis dit : « bon, vous allons voir. Ne nous laissons pas avoir par les préjugés, joignons-nous au mouvement et nous nous en sortirons ». Les membres de la FEU m’ont demandé un entretien durant leur réunion du Conseil National, le dernier dimanche de janvier. Ils m’ont dit : « Professeur (ils emploient le terme « professeur » pour cacher mon grand âge), venez avec des critiques sévères ». Et je l’ai fait. Je leur ai dit : « Nous allons voir le pays, les universités et vos organisations, les trois choses ». Et ils ont été merveilleux de profondeur et d’honnêteté dans leur participation, avec ce qu’ils voulaient, ce qu’ils cherchaient.

Ce pays qui a une conscience politique record dans le monde et des niveaux de scolarité et de connaissances spécialisées incroyablement élevés. La rectrice Miriam le disait : que faire avec tous les diplômés de l’UCI ? Il y a plus de diplômés que d’emplois correspondant à leur formation. C’est-à-dire que la plus grande richesse de Cuba réside dans les personnes qu’elle a formées et forme, et pas dans les moyens matériels dont elle dispose. C’est pourquoi il ne sert à rien de se mettre à pleurer, il faut agir. La rectrice a conscience des conséquences de cette situation, y compris les plus négatives, ce qui me paraît être un indicateur très positif. Si nous avons conscience des problèmes et lacunes, s’ils nous font mal, nous commençons déjà à avancer dans la lutte contre eux et la probabilité de les résoudre.

Le temps imparti est terminé. Je voudrais terminer en évoquant une réunion parmi tant d’autres à laquelle j’ai eu la chance de participer dans des universités cubaines. Elles m’aident beaucoup et m’inspirent, je voudrais qu’elles aient lieu également dans des centres de travail industriels et agricoles, que les travailleurs manuels aient à nouveau du pouvoir, ce qu’ils n’ont plus actuellement. C’était à l’Université Centrale de Las Villas, invité à parler et débattre au cours d’une activité hebdomadaire de la FEU, les mardis soirs, qui s’appelle Classe 14. On m’avait demandé de parler des étudiants dans les luttes révolutionnaires du XX^e siècle à Cuba. Chose que j’ai faite, mais en sachant qu’ils voulaient amener la discussion sur l’actualité. J’ai terminé ma présentation et leur ai dit : « maintenant c’est vous qui allez parler ». L’un a dit : « Professeur, le problème c’est que les gens de votre génération y voyaient clair, parce que vous saviez qui vous étiez et qui était l’ennemi. Mais ce n’est pas notre cas ». Je leur ai dit que c’était une grande avancée, parce qu’ils s’étaient déjà rendus

³ *Le Droit à la paresse*

⁴ En français dans le texte

compte d'une chose importante. A présent il est plus difficile de savoir qui nous sommes et qui est l'ennemi, mais si nous nous rendons compte du problème, nous sommes sauvés. Alors il y a eu plusieurs bonnes interventions, mais je n'ai pas oublié un étudiant qui s'est adressé à ses camarades : « Ecoutez, je pense beaucoup à tout ce que nous évoquons ici, et j'en suis arrivé à une conclusion. Nous autres, les jeunes d'aujourd'hui, nous devons reprendre le train blindé⁵ ».

Ce n'était pas une phrase poétique, il avait raison. Il faut reprendre le train blindé. Bien sûr, pas de la même manière que les rebelles de la Colonne 8, mais d'une autre façon. C'est un autre train blindé. Tu dois l'identifier, savoir comment faire, tu dois te préparer, et tu dois le prendre.

(échange entre Fernando Martínez Heredia et des travailleurs et étudiants de l'UCI le 11 mars 2014)

⁵ Allusion à la bataille décisive de Santa Clara (1958) durant laquelle la colonne 8, dirigée par Ernesto Che Guevara, fit dérailler un train blindé des forces de Batista.